

Taha Bouhafs L'engagé enragé

Il s'en prend avec virulence à « Charlie Hebdo », qualifie la policière Linda Kebbab d'« Arabe de service »... Celui qui se prétend antiraciste use aussi bien du journalisme que de la politique pour asseoir ses convictions pro-islamistes.

Taha Bouhafs est un paradoxe. Il déteste la police, mais elle lui a offert sa notoriété. Il vomit la France, mais elle lui a accordé sa nationalité. Il est fils de profs, mais a quitté l'école à 16 ans. Sa syntaxe est approximative, mais il est journaliste et vient de publier un livre. Il se dit militant antiraciste, mais a été condamné après avoir traité la syndicaliste policière Linda Kebbab d'« Arabe de service ».

Son histoire commence en Algérie, en avril 1997, à l'époque où le Groupe islamique armé (GIA) y fait régner la terreur. En 2001, la famille Bouhafs s'installe à Échirolles, en Isère. Paradoxe encore. La légende veut qu'elle ait fui l'Algérie en raison des événements déchirant le pays, or ceux-ci étaient alors largement en voie d'apaisement. Qu'importe. À Échirolles, où son père devient maire adjoint (Front de gauche), Taha Bouhafs évolue dans un milieu à la fois précaire et politisé. « On était des pauvres avec un capital culturel. À table, on parlait de politique et d'actualité », dit-il au site StreetPress en 2019. C'est à Grenoble qu'il fait ses premières armes militantes, s'activant pour la Palestine et dans les luttes sociales. C'est à ce titre qu'à 19 ans à peine, il devient candidat de La France insoumise aux législatives de 2017, dans l'Isère, où il obtient 11,1 % des suffrages. Fort de ce bagage, il monte à Paris en 2018 et se rapproche du mouvement par l'entremise de Youcef Brakni (époux de Fatima Ouassak et porte-parole du comité Adama) et de celui qui deviendra sa plume de substitution, Mehdi Meklat, ce chéri des progressistes qui se répandait en tweets antisémites et homophobes, sous pseudo. « Un bon gars, très sympa », confie Bouhafs à StreetPress.

Son premier exploit journalistique consiste à relayer une fake news lors du blocage de la fac de Tolbiac, en 2018. « Les CRS épongent le sang des étudiants [...] pour ne laisser aucune trace. C'est tout simplement incroyable », dit-il sur Twitter.

« LES POUILLEUX DE CHARLIE... »

Arrive alors son heure de gloire. Le 1^{er} mai 2018, il filme les violences commises par Alexandre Benalla, qui provoqueront la chute de ce dernier. En réalité, notre padawan du journalisme ignore l'identité du personnage, qui sera reconnu par Ariane Chemin, du *Monde*. Fidèle à sa déontologie journalistique, il tire ensuite à boulets rouges sur *Charlie Hebdo*, tweetant : « Les pouilleux de Charlie Hebdo n'existent qu'à travers notre indignation. Cessons de commenter leurs unes dégueulasses et ils cesseront d'être. » Toujours dans cet esprit confraternel, il menace la rédaction de CNews, l'enjoignant à ne pas « bégayer quand on va vous demander des comptes en bas de votre rédaction de merde ». Ces exploits répétés lui permettent d'être engagé par Daniel Mermet, le producteur de *Là-bas si j'y suis*, l'ex-émission de France Inter devenue un média indépendant. C'est cet emploi qui lui vaut sa carte de presse. Face aux accusations portées contre Bouhafs, jugé plus militant que journaliste,

Mermet nuancera : « Le militant va prendre – voire déformer – n'importe quel fait pour défendre sa cause. Pas le journaliste engagé. » Involontairement, le vieux briscard confirme donc l'attitude militante de Bouhafs, si prompt à déformer les faits. Quittant Mermet, Bouhafs rejoint Le Média, ce panier de crabes d'ultragauche, dont le management psychodramatique s'étale sur la place publique depuis sa création à l'ombre de LFI. Détenteur du plus gros salaire de l'entreprise, il y brille par son manque d'assiduité au poste et par le harcèlement moral qu'il fait subir à une journaliste qui finira par quitter Le Média en septembre dernier. Son aventure dans la presse est ponctuée par deux arrestations : le 11 juin 2019 et en janvier 2020, après avoir signalé la présence du président de la République lors d'une représentation théâtrale, créant une manifestation conduisant le chef de l'État à être exfiltré.

600 000 VOIX VOUS MANQUENT ET TOUT EST DÉPEUPLÉ

Reste l'action antiraciste, exprimée sous l'œil bienveillant de ses amis indigénistes et du député insoumis Éric Coquerel, qui a convaincu Jean-Luc Mélenchon qu'il aurait pu se qualifier au second tour en 2017, en allant chercher les fameuses 600 000 voix manquantes dans les cités. Outre sa condamnation, déjà évoquée, Taha Bouhafs n'hésite jamais à cibler les militants laïques d'origine maghrébine lorsqu'ils dénoncent l'islamisme. Il les rabaisse alors au statut de « collabateurs », insulte raciste qu'il a notamment adressée au blogueur Majid Oukacha et à l'écrivaine Zineb El Rhazoui. Dans la même veine, il se fait policier de la couleur de peau lorsqu'il s'indigne sur Twitter qu'une travailleuse du sexe parle de Rosa Parks, la traitant de « pute blanche ». Logiquement, cet antiracisme s'accompagne aussi d'un antisémitisme de bon aloi, comme lorsqu'il tance Benoît Hamon (qui avait dénoncé des insultes antisémites contre Alain Finkielkraut) d'un : « Sacré Benoît, c'est bientôt le dîner du Crif, et t'as pas envie d'être privé de petits fours. » Ou encore quand il reprend un slogan du Hamas visant à la destruction d'Israël : « Le jour viendra. Libération de la Palestine, de la mer au Jourdain. »

Il faut dire qu'il les aime, les islamistes, l'ami Taha. C'est ainsi qu'il a coorganisé la manifestation du 10 novembre 2019 « contre l'islamophobie » aux côtés de mouvements liés aux Frères musulmans, et qu'il soutient l'association BarakaCity, de l'islamiste Idriss Sihamedi, dont la dissolution lui inspire une « honte internationale ». Même chose avec le CCIF, auquel il a adhéré avant sa disparition et qui ne manquera pas de le remercier : « Nous devons plus que jamais, être [à vos côtés]. » Quant au conflit ukrainien, il le voit d'un œil singulier ; Florent Coury, ce Français parti rejoindre l'armée locale (*Franc-Tireur* n° 18), lui inspire ce tweet : « Niveau islamophobie il va pas être dépaysé avec ses camarades du régiment Azov. » En voilà, du journalisme. ■

BENJAMIN SIRE (AVEC FABRICE D'ANDRÉA)

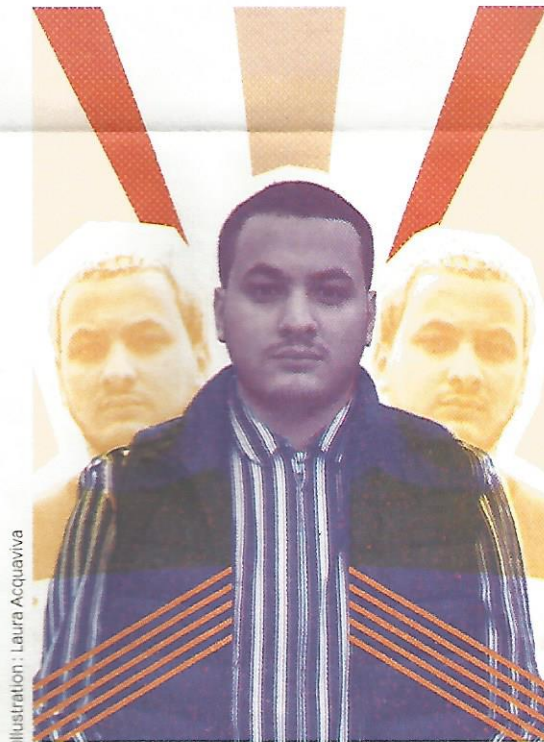


Illustration : Laura Acquaviva